Défense et illustration de la traduction (ou Emil Cioran, saint patron des traducteurs du roumain au français et vice versa)

Jean-Louis COURRIOL

Il est un constat que l'on ne fait jamais – ou qui ne « se fait pas », comme on le dit si délicatement d'une inconvenance, d'une insolence – s'agissant de la littérature roumaine en français, de la littérature roumaine mise à la disposition du public français sous forme de page imprimée : l'essentiel en est constitué par des textes écrits directement en français par des écrivains qui fournissent d'ailleurs aux coteries « intellectuelles », généralement parisiennes, d'inutiles et non moins délectables sujets de conversation interminables quant aux épithètes a accoler a leurs noms irrémédiablement et régulièrement écorchés phonétiquement : Cioran (ne pas prononcer Cioran mais « Sioran » !) et Ionesco (ne pas risquer un Ionescou déplacé qui pourtant le transposerait à la perfection et offrirait une chance unique aux Français de prononcer le roumain sans erreur !) sont-ils des écrivains roumains d'expression française ou des écrivains français d'origine roumaine ?

On aura compris que le dilemme – typiquement salonnard – est heureusement insoluble sauf si l'on accepte de remarquer tout simplement (mais ce simplement est naturellement à proscrire en l'occurrence !) que Ionescou est évidemment de langue maternelle française, au sens strict de langue de la mère, qu'il a appris le roumain comme on apprend une langue étrangère mais avec le talent qui était le sien et la facilité due à son immersion dans le milieu roumain où il était allé vivre adolescent. Il est donc un écrivain français à part entière, même s'il a aussi écrit en roumain et non sans vigueur.

Quant à Cioran, il est le modèle même du métèque qui s'approprie admirablement la langue de ceux chez qui il a choisi de vivre : il le fait avec le talent propre au personnage, aidé par la connaissance du français qu'avait – malgré ce qu'il a pu dire, par coquetterie, d'une meilleure connaissance de l'anglais – tout intellectuel roumain de l'époque. Il va maîtriser parfaitement le français mais il est évident, pour qui le lit de près en connaissant le roumain, qu'il ne cessera de *traduire* de roumain en français et inversement, dans un va-et-vient continuel et tout à fait naturel. Cela n'enlève rien à l'originalité de son œuvre, à la qualité de son français, qui parfois en est enrichi : il est en tous cas la preuve admirable que l'on peut traduire admirablement et profitablement, surtout de roumain en français. Car c'est évidemment ce qu'il n'a cessé de faire malgré la prodigieuse ascèse linguistique à laquelle il s'est astreint à partir de l'instant où il s'est voulu écrivain français : il serait vain de vouloir contester cette étonnante volonté de changer, vers la trentaine, d'identité créatrice, elle est tout aussi admirable qu'impossible a mener jusqu'a ses fins ultimes qui seraient l'oubli de la langue maternelle, son étrangeté – au sens étymologique du mot – construite, programmée, achevée.

Philologica Jassyensia, An I, Nr. 1-2, 2005, p. 175-182

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

Cioran n'avait évidemment rien oublié du roumain et réagissait en Roumain et en roumain lorsque les circonstances l'y amenaient. Il serait donc aberrant de penser qu'il ne se trouvait pas, lorsqu'il écrivait en français, dans une situation de traduction qui ne retranche évidemment rien à la force de son français, peut-être au contraire. C'est à dire si le cas Cioran est passionnant, envisagé sous cet angle : or ne pas l'envisager ainsi est justement ce que font tous ses exégètes distingués, ceux qui ne connaissent rien à la langue et à la culture roumaines ignorance dont ils font souvent, comme on le dit si bien, vertu (comme on le fait, habituellement, de nécessité), et ceux qui ne sont pas dans ce triste cas – les Roumains, généralement –, parce qu'ils croiraient faire acte de lèse-majesté, rabaisser Cioran, en reconnaissant ce qui est évident pour tout lecteur averti, en admettant ce qui ne saurait être nié d'un point de vue linguistique.

Ces derniers voient en Cioran un modèle idéal d'intellectuel roumain qui aurait su dépouiller complètement l'identité première, naturelle, maternelle, roumaine, pour accomplir, de son vivant, une parfaite métempsycose française et se faire reconnaître comme Auteur français écrivant mieux que les Français – voir les slogans publicitaires du genre « le plus grand styliste français contemporain », la légende protéiforme du « jeune » écrivain d'origine roumaine jetant mélodramatiquement ses œuvres roumaines dans la Seine (vu le nombre, car Cioran était un écrivain roumain au sens plein du terme, à la tête d'une œuvre, il a dû s'y reprendre à plusieurs fois !) et le mythe délirant, enfin, de cet étrange petit bonhomme ne parlant plus son idiome natal, mieux encore, dans certaines versions extrêmes, l'ayant purement et simplement oublié – mythe ridicule s'il en est et qui fait bien rire tous ceux qui ont pu l'approcher, même brièvement.

Cet intellectuel roumain utopique dont Cioran serait le symbole incontestable, eu égard à sa notoriété dans les Lettres Françaises, est souvent le rêve, justement, des intellectuels roumains : pouvoir se fondre, comme lui, dans le paysage culturel français, réussir a troquer la plume d'oie des Carpates contre le stylo plume du Quartier Latin, faire oublier que l'on parlait et écrivait une langue romane dite mineure pour parler la langue romane majeure par excellence et surtout l'écrire à la perfection, au point que les autochtones n'y décèlent rien, voilà qui, trop souvent, leur semble digne des plus grands efforts. Mais pour un Cioran qui réussit – admirablement ou, plutôt, exceptionnellement – combien d'échecs dans cette voie étroite, combien de vocations sinistrées qui auraient peut-être donné, en roumain, des œuvres appréciables ?

Ce que Cioran nous apprend est exactement le contraire de ce que l'on croit y voir souvent : il a *aussi* écrit en français, donc autrement, bien sûr, avec d'autres mots, dans une autre langue, donc différemment, porté par une autre logique linguistique, ce qu'il aurait écrit et avait d'ailleurs déjà commencé á écrire en roumain. Qu'on le veuille ou non, il a *traduit* de roumain en français, il est, non pas, contrairement à une idée simpliste, le modèle idéal de celui qui renonce á sa langue pour en adopter une autre, mais *le modèle idéal du traducteur, de celui qui, partant d'une langue dans laquelle il pense, s'exprime dans une langue dans laquelle il écrit*. Cioran est *Le traducteur*, dans sa perfection rarement réalisée puisqu'il pense et écrit dans la langue de départ et qu'il écrit et pense dans la langue d'arrivée.

C'est évidemment ce que l'on peut souhaiter de mieux pour un traducteur, cette parfaite connaissance des deux langues en contact. Et Cioran est évidemment traducteur – traducteur de lui-même, il est vrai et cela ne change rien, fondamentalement au

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

problème – nous en voulons pour preuves parlantes trois aphorismes ou syllogismes tirés des *Syllogismes de l'amertume* (1987 : 34, 75).

Citons le premier des trois textes : « Si loin s'étend la mort, tant elle prend de place, que je ne sais plus où mourir ». Le moule syntaxique roumain dans lequel ou sur lequel a été coulée cette phrase française est évident, la spontanéité linguistique de l'expression de Cioran ici est lumineuse. C'est ce qui explique une certaine gaucherie du texte français, sensible y compris au lecteur ignorant du roumain. L'inversion des adverbes d'intensité « si » et « tant », leur rejet en début de phrase ou de proposition produit certes un effet de style puissant mais dont l'étrangeté ne saurait être atténuée : si l'on peut à la rigueur admettre comme une recherche d'écriture percutante le premier membre de phrase « si loin s'étend la mort que je ne sais plus où mourir », encore que l'ordre français normal soit tout aussi expressif « la mort s'étend si loin » – car « si » peut effectivement se prêter à des rejets de ce genre –, il est patent que la formule « tant elle s'étend », outre qu'elle est phonétiquement un peu déplaisante, pour une oreille française chatouilleuse, de par la répétition des sons « en » de « tant » et « s'étend », est boiteuse en français : « tant » n'est pas susceptible, avec un corrélatif, de pareilles inversions et provoque même une sensation de malaise linguistique. Certes on comprend bien que Cioran a voulu, d'une part, un effet d'insistance avec le rejet de « si », puis un effet de symétrie avec celui de « tant » qui par la même occasion lui permettait, croyait-il, d'éviter la cacophonie latente : nous avons constaté qu'il n'avait évité qu'une cacophonie plus grave « la mort s'étend tant ». Mais cela ne saurait masquer la structure roumaine automatique sur laquelle il a posé des mots français. Rien de plus simple d'ailleurs et en conséquence que de traduire cet aphorisme en roumain ou plutôt d'en restituer le squelette roumain : « Aşa departe se întinde moartea, aşa de mult loc ocupă ea, încât nu mai ştiu unde să mor ».

On peut imaginer, à mesurer dans cet exemple flagrant la force naturelle de la langue maternelle chez Cioran, ce que cette même langue, passionnément employée au service de la seconde, le français, a pu conférer de force et de vigueur nouvelles au style de celui qui est aussi – et cela n'est pas une contradiction mais une confirmation – un des meilleurs écrivains français de l'époque. La mise en évidence de ces automatismes de la langue maternelle dans la langue d'expression finale est la meilleure preuve que Cioran est son propre traducteur, progressant de livre en livre, toujours confronté à la résistance de l'idiome natal, parfois vaincu, indéfiniment vigilant.

Voyons l'autre aphorisme, tout aussi éloquent sous cet angle : « Le bonheur est tellement rare parce qu'on n'y accède qu'après la vieillesse, dans la sénilité, faveur dévolue à bien peu de mortels ». Outre son caractère tristement prophétique pour le destin terrestre de l'individu Cioran, ce « syllogisme de l'amertume » est formidablement révélateur du substrat roumain de son expression française laquelle est évidemment étrange, boiteuse, anormale. Cioran traduit mot à mot, par l'adverbe « tellement », lequel appelle obligatoirement le corrélatif « que », sauf s'il est employé avec une valeur exclamative – ce qui n'est évidemment pas le cas ici –, l'adverbe roumain correspondant « aşa de » [= « tant, si », « à ce point »], qui, lui, n'implique pas nécessairement un corrélatif. De sorte que la phrase roumaine, qui se calque aisément sur la phrase française, pourrait être, sans bizarrerie particulière : « Fericirea e aşa de rară fiindcă nu se poate ajunge la ea decât după bătrâneţe, în stare de senilitate, favoare hărăzită numai unui foarte mic număr de muritori ».

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

Cioran aurait pu employer, à la place de « tellement », absolument proscrit en l'occurrence, un « si » dont la syntaxe est relativement plus souple mais c'est l'économie tout entière de la phrase qui serait de toute façon restée maladroite et contrainte : en effet, le français opterait spontanément, dans ce type de phrase, pour une structure idiomatique du genre : « Si le bonheur est si rare, c'est parce qu'on y accède après la vieillesse, dans la sénilité, faveur dévolue à bien peu de mortels ». On sent là, indubitablement, que les efforts du traducteur Cioran pour couler dans un moule français une pensée qui prend appui, nécessairement, sur un support linguistique roumain n'ont pas encore abouti complètement ou plutôt qu'ils ne sont pas encore parvenus a gommer totalement l'esquisse roumaine au crayon pour ne livrer que le dessin français définitif.

Prenons un dernier exemple, très instructif également : « Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il me semble tout aussi honorable d'y être sacristain que souteneur ». La formulation de cette pensée à la La Rochefoucauld peut séduire par la provocation qui consiste à placer sur le même plan d'honorabilité le sacristain et le souteneur. On ne saurait, malgré tout, ne pas être intrigué par l'ordre des mots adopté. N'eût-il pas été plus percutant et plus provocant de dire : « il me semble tout aussi honorable d'y être souteneur que sacristain » ? En effet, la provocation est bien de renverser l'ordre courant, habituel, de l'opinion ou du préjugé qui estime « plus honorable » d'être sacristain que souteneur, d'où l'ordre, également inversé, des mots ! Pourquoi, dans ces conditions, Cioran n'a-t-il pas choisi cette inversion naturelle ? Est-ce pour accroître encore l'effet de chamboulement des idées préconçues ou est-ce le résultat d'un mode syntaxique roumain de pensée ? Nous soutenons la seconde hypothèse et nous la démontrons. Le roumain dira spontanément et sans intention ironique d'une personne de petite taille, Rodica, comparée a une autre, Viorica : « Rodica e tot atât de mare ca Viorica », ce que le français traduira aussitôt par : « Rodica est aussi petite que Viorica », ou « n'est pas plus grande », alors que la traduction littérale serait « Rodica est aussi grande que Viorica » ou, pour garder une parfaite neutralité, « Rodica a la même taille que Viorica ». On voit que « n'est pas plus grande » et « est aussi grande » sont deux propositions quasiment contradictoires en français et pourtant parfaitement justifiables pour l'expression roumaine. Dans l'aphorisme de Cioran on retrouve cette ambivalence du syntagme adverbial « tot atât de ». Ce que le français exprimerait en disant, « Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il ne me semble pas plus honorable d'y être sacristain que souteneur » ou, peut-être mieux encore, « Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il ne me semble pas moins honorable d'y être souteneur que sacristain », le roumain le dira spontanément sous la forme suivante : « Când privesc oraşul de la înălţimea unei mansarde, mi se pare tot atât de onorabil să fii dascăl ca şi peşte », c'est à dire, littéralement, « Lorsque je regarde la ville du haut d'une mansarde, il me semble tout aussi honorable d'être sacristain que souteneur ». C'est précisément ce que Cioran a choisi de dire car, pour lui, comme pour tout Roumain, « tot atât » établit moins une comparaison dont il résulterait une égalité qu'une pure égalité, incontestable et interprétée, sans nulle obligation d'insistance, contrairement au français qui éprouve le besoin de souligner d'un « pas plus » ou, avec inversion des termes comparés, d'un « pas moins » – comme le sous-entend l'aphorisme, c'est à dire comme renversement d'une hiérarchie de valeurs convenues. Cioran a donc traduit littéralement une formule syntaxique de base du roumain qui ne lui semble

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

nullement anormale en français, justement parce qu'elle est pour lui un automatisme conceptuel qui ne produit pas, en français, de barbarisme caractérisé et qui passe donc sans heurt rédhibitoire, dont il n'a, littéralement, pas conscience. Mais il est clair que la bonne traduction de ce deuxième membre de phrase serait : « il me semble également honorable d'y être sacristain ou souteneur ».

On pourrait multiplier ces analyses du français roumain ou du roumain francisé de Cioran, synthèse d'ailleurs admirablement originale et qu'il n'est nullement iconoclaste à nos yeux de mettre en évidence puisqu'elle ne fait que prouver la possibilité de faire passer dans la langue d'Hugo, de Balzac et quelques autres les chefs d'œuvre d'Eminescu, Blaga ou Rebreanu : Cioran a bien dû – et pu – traduire Cioran en français.

Un dernier aphorisme, néanmoins, « pour la bonne bouche », comme disent les Roumains, dans le texte : « De toute éternité, Dieu a choisi tout pour nous, jusqu'à nos cravates ». Ce « a choisi tout », parfaitement exclu en français, stylistiquement parlant, est clairement calqué sur le roumain où, justement et inversement, « tot » est exclu avant le verbe dans la fonction d'objet qu'il a ici. « Dumnezeu a ales tot » est le seul ordre des mots acceptable en roumain, – « Dumnezeu a tot ales » aurait un sens très différent, où « tot » serait obligatoirement adverbe [= « toujours, sans cesse »], alors qu'il est ici complément d'objet, comme en français, « Dieu a tout choisi », seul ordre possible en français. Ce qui est surprenant, un peu de la même manière que dans le syllogisme étudié précédemment, c'est que Cioran ait laissé passer ce qui est une incongruité en français : aucun effet de style particulier n'est induit par le rejet de « tout » alors que la maladresse est sensible pour une oreille française. L'explication est encore la persistance, la rémanence du schéma roumain tout spécialement fort en l'occurrence puisque, nous l'avons dit, l'ordre des mots « a tot ales » est celui d'un « tot » adverbial alors que l'ordre « a ales tot » est d'un complément direct. Il y a donc différenciation fonctionnelle et par conséquent structure fondamentale de la langue maternelle que rien ne saurait éliminer totalement.

Le français de Cioran est ainsi – nous l'avons prouvé dans le détail même de sa texture, au moins aussi roumaine que française – riche de multiples découvertes.

Celle que nous voulons retenir ici va beaucoup plus loin que les indéniables constatations linguistiques ci-dessus. Elle est d'ordre culturel : il y a quelque chose d'infiniment choquant à voir, d'une part, les manifestations convenues du culte presque idolâtre et parfois ridiculement snob voué à Cioran par certaine intelligentsia parisiano-roumaine – culte qu'il aurait sûrement détesté – et le mépris a priori que ces mêmes « décideurs » culturels réservent à tout ce qui a l'insigne malheur, d'après eux, d'avoir été écrit en roumain, qu'il s'agisse des œuvres d'écrivains dont la valeur ne peut se mesurer qu'à la dimension de Balzac, Zola ou Maupassant, et nous pensons à Liviu Rebreanu, ou à celle de Villon, Racine, Lamartine, Hugo, Verlaine et Rimbaud, pour Eminescu. Nous pensons aussi, entre autres très grands créateurs roumains de ce siècle, toujours inaccessibles au public français dans leur véritable valeur, à Lucian Blaga dont nous offrirons bientôt une anthologie bilingue.

Pour qui connaît un peu la richesse luxuriante de la littérature roumaine depuis le milieu du XIX^{e} siècle à nos jours, de l'avènement de Mihai Eminescu (1850-1889) jusqu'à Marin Preda et Marin Sorescu (1936-1996) par exemple, Emil Cioran n'est qu'un des innombrables écrivains nés de ces cent cinquante ans d'effervescence créatrice. Si l'on se pâme

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

– parfois à juste titre – devant ses aphorismes et ses brillantes improvisations françaises de penseur et de styliste, l'on doit, en bonne justice et avec pour le moins autant de profit spirituel, se pencher sur des œuvres d'une conception bien plus puissante encore qui font l'indéniable richesse de la langue et de la culture roumaines et, par conséquent, de la culture universelle.

Peut-on imaginer la littérature française sans la *Comédie Humaine*, sans Balzac, Stendhal, Zola, Maupassant ? La littérature roumaine est tout aussi impensable sans Liviu Rebreanu, Camil Petrescu, Marin Preda. Il en va de même pour la poésie : Eminescu et Blaga sont deux monuments aussi essentiels au paysage esthétique roumain que Hugo et Baudelaire le sont pour celui de la France. Et comment le public français qui peut lire en traduction des centaines de textes latino-américains très inégaux, d'innombrables publications anglo-américaines ou scandinaves qui ne le sont pas moins, de très nombreux textes traduits des langues des ex-pays de l'Est voisins, pourrait-il découvrir les œuvres qui nourrissent et forment la spiritualité d'un peuple latin et européen si proche de la culture française alors qu'il n'existe aucune version française de qualité des grands créateurs mentionnés ci-dessus ?

Les Roumains sont souvent et à juste titre consternés de constater que des Français apparemment cultivés n'ont jamais entendu parler de Mihai Eminescu, de Mihail Sadoveanu, de Lucian Blaga, de Liviu Rebreanu, de Camil Petrescu, de Marin Sorescu, de Marin Preda et de tant d'autres noms sans lesquels la littérature roumaine serait inexistante. Ils découvrent même, avec stupeur, que Ionescou et Cioran, dont quelques-uns ont vu les pièces de théâtre ou lu les aphorismes, ne sont le plus souvent pas identifiés par rapport à la Roumanie mais comme de simples étrangers acclimatés en France parmi des foules d'autres Argentins, Chiliens, Espagnols, Russes ou Vietnamiens…

Cette stupéfaction légitime chez des gens pour qui Balzac, Lamartine, Maupassant, Verlaine, Zola, Proust, Maurois, Camus, sont des noms familiers, vivants, intégrés depuis longtemps à la culture roumaine, s'explique évidemment par l'inexistence de traductions de qualité, inexistence qui a elle-même des causes multiples que nous ne pouvons pas toutes analyser ici. Mais puisque nous avons évoqué la présence, dans les Lettres Françaises du XX^{e} siècle, de plusieurs noms d'écrivains roumains auxquels il convient d'ajouter celui de Mircea Eliade, autorité reconnue en matière d'histoire des religions, il faut faire ici une dernière remarque attristante : pour créer un courant d'intérêt intellectuel en direction de la culture d'un pays comme la Roumanie, il faut évidemment – c'est ce qui s'est produit pour les littératures suédoises, danoises, norvégiennes par exemple, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles ne sont pas celles de pays plus importants, de par leur superficie, leur population ou leur culture que la Roumanie – ce que l'on appelle en bon français du « lobbying », c'est à dire l'engagement de personnalités culturelles reconnues en faveur de leur propre culture natale. Cela se traduit alors parfois par un effort, de la part des éditeurs, pour s'informer sur la littérature en question et pour susciter éventuellement les indispensables traductions sans lesquelles aucune communication ne saurait être établie.

Rien de tel ne s'est produit en faveur de la culture roumaine écrite, le constat est brutal et amer : ceux qui, de par la situation exceptionnelle qu'ils s'étaient acquise en Occident, auraient eu, si facilement et sans frais, la possibilité de se faire les défenseurs, les ambassadeurs d'une littérature dont ils étaient tous trois – car il s'agit évidemment de Ionescou, Cioran et Eliade – issus et nourris, dans laquelle ils s'étaient fait un nom par leurs écrits, n'ont pas daigné lever le petit doigt pour révéler aux intellectuels français qu'ils

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

fréquentaient la valeur des grands créateurs dans la langue desquels ils avaient été formés à la littérature et à la conscience, Eminescu, Sadoveanu, Rebreanu, Arghezi, Blaga et tant d'autres.

Etrange et combien regrettable refus dont on peut donner bien des explications mais que rien ne saurait justifier.

Certes on pourrait invoquer à leur décharge – mais au prix d'un sophisme, d'une combinaison captieuse finalement indéfendables – qu'ils ne disposaient pas des traductions nécessaires à la révélation en France des chefs d'œuvre inconnus de la littérature roumaine. A raisonner ainsi on ne fait qu'accélérer un peu plus encore la spirale infernale du désintérêt né de l'ignorance qui perpétue le désintérêt : on ne traduit pas ce que l'on ne connaît pas, on ne saurait par définition connaître ce que l'on n'a pas traduit, donc on ne traduit pas… De sorte qu'il faut bien, à un moment donné, le petit coup de pouce qui arrête le cercle vicieux de l'indifférence et qui, mieux que ceux qui avaient été formés en Roumanie à la spiritualité roumaine par les grands écrivains qui avaient été leurs modèles, aurait pu suspendre le mouvement sans fin de cet engrenage ? Ils ne l'ont pas fait et c'est ce qui explique en partie que des noms comme ceux d'Eminescu, de Rebreanu, de Blaga – pour ne citer que les plus grands – soient aujourd'hui encore inadmissiblement absents de la conscience culturelle française.

Certes ils ne sont pas seuls en cause dans ce rendez-vous manqué entre deux cultures si intimement apparentées. Bien sûr ils n'ont pas fait le geste simple qui aurait peut-être ouvert la porte et créé l'appel d'air porteur des traductions nécessaires. Mais ces traductions d'Eminescu, de Sadoveanu, de Liviu Rebreanu, de Lucian Blaga – pour ne citer qu'eux, une fois encore –, ces traductions qui n'ont pas vu le jour, on les trouve pourtant publiées par ailleurs s'agissant d'œuvres peut-être estimables mais sans commune mesure du point de vue de la valeur littéraire ! Si l'on fait un bilan sommaire des textes traduits des années soixante aux années quatre-vingt dix par ce qu'il est convenu d'appeler les grandes maisons d'édition parisiennes, celles-là mêmes qui publiaient Cioran ou Eliade, on s'aperçoit qu'aucun des grands noms que nous avons cités plus haut n'a été retenu et que l'essentiel des textes traduits sont ceux de Mircea Eliade, mis a part quelques écrivains exilés mineurs. Toute l'œuvre romanesque de Mircea Eliade a été traduite en français : nul ne s'en plaindra si tant est qu'elle l'ait été correctement, ce qui est loin d'être certain. L'on comprend évidemment le calcul commercial qui a conduit à ce quasi monopole : Mircea Eliade était une valeur sûre de l'édition par ses publications scientifiques dans le domaine des religions et plus généralement des idées. On pouvait penser que ses textes littéraires – même écrits dans une langue « mineure » ! – feraient recette. Rien ne prouve que le calcul ait été aussi juteux que prévu : la qualité ou la mauvaise qualité des traductions ne sont peut-être pas seules en cause ici. Dans l'effervescente création littéraire du début du XX^{e} siècle, Mircea Eliade, brillant intellectuel aux multiples centres d'intérêt, n'a été qu'un des innombrables romanciers, nouvellistes, happés par le formidable courant qui déferle des sources du siècle précédent : il reconnaît Liviu Rebreanu pour son maître à écrire, montrant qu'il est parfaitement conscient de la hiérarchie des valeurs littéraires roumaines de l'époque. Faire de sa seule production romanesque l'image, en France, de toute une culture infiniment variée et puissante, traduire exclusivement Mircea Eliade, sans accorder le moindre regard à celui qui est le Romancier Roumain par excellence, Liviu Rebreanu, et à

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)

tous les autres très grands noms que sont Camil Petrescu, Cezar Petrescu, Sadoveanu, Anton Holban, Hortensia Papadat-Bengescu, Marin Preda, etc., etc., etc., voilà qui est symptomatique d'une manière de concevoir la culture universelle pour le moins déplorable ! Editeurs et traducteurs sont également coupables de cette vision anémiante, déformée, caricaturale, d'une littérature infiniment riche et dont seule une infime partie – la plus superficielle – a été traduite, le plus souvent mal.

Il est grand temps, une fois dénoncées avec la fermeté qui s'impose, les bien dérisoires manigances éditoriales et groupusculaires qui ont lamentablement défiguré la littérature roumaine en France, de tirer un trait sur ces pratiques d'un autre âge et de donner les seules bases sérieuses à l'entreprise qui vise à traduire les chefs-d'œuvre de la littérature roumaine : celles de la recherche universitaire. C'est la mission que s'est assignée l'Institut International « Liviu Rebreanu » de Recherches en Traduction de l'Université de Piteşti. Il veut être le lieu de la formation théorique et pratique des futurs traducteurs du roumain et vers le roumain. Il l'est depuis sa fondation et son inauguration en Février 2001. Il ouvre, de par l'originalité de sa démarche qui associe étroitement la compétence universitaire à la création personnelle, une ère radicalement nouvelle dans l'art de donner à lire la création littéraire d'un peuple à d'autres peuples parlant d'autres langues. Gageons qu'il n'aura pas de peine à faire oublier les balbutiements navrants des époques révolues et que les rayons des bibliothèques, à l'étranger, verront s'afficher des noms jusque-là honteusement ignorés : Mihai Eminescu, Mihail Sadoveanu, Liviu Rebreanu, Lucian Blaga, Marin Preda, Marin Sorescu…

Bibliographie

Cioran, Emil, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, 1987.
Cioran, Emil, *Œuvres*, Paris, Quarto, Gallimard, 1995.
Cioran, Emil, *Opere complete*, Bucureşti, Humanitas, 1990-1995.

Apărarea şi ilustrarea traducerii (sau Emil Cioran, sfântul patron al traducătorilor din română în franceză şi viceversa)

Emil Cioran nu este (doar) cel mai remarcabil stilist al literaturii franceze din anii '60-'80. Emil Cioran este, mai presus de toate, traducătorul emblematic al spiritualităţii româneşti în limba franceză. Graţie lui, în lumina faimei dobândite de opera lui în Franţa şi, de acolo, în toată lumea, nu mai încape îndoială că operele literare româneşti cele mai mari pot fi traduse în franceză şi revelate publicului cititor din Franţa.

Eseul de faţă se vrea o demonstraţie simplă a unui adevăr prea constant ignorat: dacă Cioran a reuşit să-şi traducă opera din româna, în care a creat-o la origine, în franceză, în care a dezvoltat-o, şi să stârnească interesul legitim al cititorilor culţi din Franţa, este de neconceput ca operele literare cele mai importante din cultura română să nu poată fi, *a fortiori*, descoperite şi îndrăgite de aceiaşi cititori francezi, cu condiţia unor traduceri de mare calitate.

Luându-l drept model ideal pe Cioran, cei care doresc să-şi îndeplinească misiunea sfântă de traducători ai valorilor esenţiale ale literaturii române vor încerca să spargă zidul indiferenţei care desparte injust şi de prea mult timp cultura românească de cititorii francezi, prin realizarea unor traduceri la înălţimea capodoperelor respective.

Universités de Lyon/Piteşti
France/Roumanie

BDD-A729 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:49 UTC)